

JACQUES MORIZE

LE FANTÔME
DES TERREAUX

UNE ENQUÊTE DU COMMISSAIRE SÉVERAC

ÉDITIONS AO
ANDRÉ ODEMARD

Photo de couverture : Jacques Morize

© 2014 Éditions AO-André Odemard

www.ao-editions.com

ISBN 978-2-913897-41-0

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Adieu Corot, Matisse,
Picasso, Modigliani...

Skizo et sa bande de cloportes aux cheveux hérissés éclusaient des bières sur les marches du porche du musée des Beaux-Arts, aux Terreaux. La nuit était belle, la place n'était plus occupée que par quelques groupes de zonards, tout aussi allumés que Skizo et ses potes. Sous la lumière crue de la pleine lune, les chevaux de la fontaine Bartholdi prenaient un aspect fantomatique. Le silence était minéral, parfois troublé par un rire hébété.

Skizo tira sur un joint de fort calibre. Il aspira la bouffée, la laissa imprégner ses poumons avant de la recracher lentement. Il fit passer à son voisin, un être improbable surnommé Crapaud, rapport à sa physiologie de batracien anémié.

Crapaud était tellement shooté qu'il laissa tomber le pétard, lequel fut prestement récupéré par un certain Skunk qui, comme l'indiquait son surnom, puait terriblement et appréciait les produits en provenance de Hollande¹.

1. *Skunk* est le terme américain pour la moufette, cousine du putois. Désigne également une variété de cannabis à fort taux de THC.

Il restait à la bande quelques litres de bière, assez pour tenir jusqu'au petit matin qui les verrait rentrer dans leurs tanières. Tout au moins ceux qui tiendraient encore sur leurs jambes.

Skizo s'apprêtait à avaler une gorgée tiède lorsque le vantail contre lequel il était appuyé s'ouvrit brusquement. Il bascula sur le dos, la bouteille se vida sur lui et il éructa un juron tout aussi épouvantable qu'incompréhensible. Un homme tout de noir vêtu le surplombait. Il le poussa du pied comme on repousse un chien du jeu de quilles. Outré, Skizo voulut saisir la jambe du fantôme noir. Mal lui en prit. Un talon vigoureux lui écrasa la main sur la pierre souillée. Il n'eut pas la force de hurler, resta affalé sur le dos, la bouche ouverte sur un cri inabouti.

– Pourquoi tant de haine ? expira-t-il.

L'homme avait refermé la porte et s'éloignait d'un pas tranquille.

Un sursaut d'héroïsme poussa Skunk à se lever. Il s'élança d'une course chancelante, maugréant des invectives. Il avait sorti de ses hardes un cutter dont il fit jaillir la lame d'un coup de pouce expert. L'homme se tourna d'un bloc, alors que Skunk l'avait rejoint. Celui-ci ne vit pas partir le poing qui le percuta avec une violence effroyable à la racine du nez. Il tournoya, ses yeux accrochèrent la fontaine Bartholdi, il lui sembla qu'il la voyait pour la première fois... et puis tout devint noir.

Définitivement noir.

Skizo avait mis du temps à chercher du secours. Il avait commencé par secouer son pote, mais celui-ci ne réagissait pas, les yeux ouverts, révoltés, ne montrant qu'un blanc strié de rouge. Un peu de sang s'écoulait de ses narines et de ses oreilles. De son corps tota-

lement mou émanait une odeur beaucoup plus épouvantable qu'à l'accoutumée. Ses sphincters s'étaient relâchés et il s'était vidé.

Skizo avait fini par comprendre que c'était grave. Un fond de conscience morale mêlé d'un zeste de sentiment amical l'avait sorti de son enfer artificiel et poussé à faire un acte contre nature : il était parti à la recherche de flics. Il en avait trouvé devant l'hôtel de ville. D'abord tentés d'embarquer cet emmerdeur nocturne autant que shooté, ils avaient renoncé à cette idée à cause de l'odeur et de l'état du gars : il empestait la bière rance dont étaient imbibées ses frusques. Devant son insistance, ils avaient appelé une patrouille : de faction devant le palais républicain, ils n'avaient pas le droit de quitter leur poste. Ils renvoyèrent Skizo aux Terreaux, ricanant sous cape du mauvais tour qu'ils venaient de jouer à leurs collègues. Ils étaient persuadés que le lascar avait fait un mauvais trip et que son histoire sortait tout droit de son imagination de drogué. Ils plaignaient par avance celui qui aurait à embarquer la loque...

*

L'officier de permanence était d'une humeur de chiotte. Il était ulcéré qu'une histoire comme celle-ci lui tombe dessus, alors qu'il avait presque achevé sa nuit de garde. Il contemplait Skizo et ses potes, tassés dans son bureau tout neuf, comme il eût regardé un étron de doberman posé sur la moquette de son salon. Il aspira précautionneusement une bouffée d'air, eut un spasme nauséeux tant ça empestait.

Il avait relevé l'identité des trois zonards et essayait à présent d'y voir clair. Selon les premières constata-

tions, le cadavre de la place des Terreaux avait reçu un coup en pleine face qui l'avait projeté violemment en arrière. Son crâne avait heurté le sol, provoquant une fracture avec enfoncement de l'os occipital. L'homme était-il mort de cette fracture ou du coup initial ? Il fallait attendre les résultats de l'autopsie pour le savoir. Quoiqu'il en fût, il voyait mal l'une de ces larves avoir la force de porter un tel coup. Il s'adressa à Skizo :

– Reprenons, soupira-t-il. Tu affirmes que ton pote a été frappé par un type qui sortait du musée des Beaux-Arts.

– Ben oui. Un type tout en noir. Il portait un drôle de truc en bandoulière, un truc rond et long, tu vois ?

Il décrivait l'objet de ses mains qui tremblaient.

– Un cylindre, si je comprends bien, soupira le flic qui se nommait Bruno Coquelin et que ses collègues surnommaient Coquette Triste, on ne savait plus trop pourquoi. À propos de truc, y'en a un qui ne va pas, dans ton histoire. Le type ne pouvait pas sortir du musée des Beaux-Arts, c'est fermé à cette heure-ci.

Skizo eut un hoquet d'indignation. Il prit ses potes à témoin :

– Pas vrai, les gars, qu'on était sur les marches du musée et que c'est de là qu'il est sorti, le fils de pute qu'a tapé Skunk ?

Crapaud eut un rire improbable. Il ne s'était rendu compte de rien et planait sur son nuage. Le dernier de la bande, Minou parce qu'il aimait les chats et qu'il avait encore la grâce d'un éphèbe, hochait la tête avec frénésie.

– Il était grand, plus grand que moi, costaud, il avait un pantalon noir, un pull noir, un bonnet de laine noir et des gants, affirma-t-il d'une voix fluette mais nette. Il portait une housse verte à l'épaule, du type de celles

qu'utilisent les pêcheurs pour ranger leur matériel.

Coquelin lui décocha un regard surpris.

– Tu m'as l'air en meilleur état que les deux autres, marmonna-t-il.

– Normal, je n'ai fait que fumer et le cannabis aiguise mes facultés intellectuelles, rétorqua l'autre de sa voix flûtée. Je prépare un master de sociologie et c'est la raison pour laquelle je fréquente ces garçons, afin de mieux comprendre leurs ressorts.

– Et d'attraper leurs puces, ricana Coquelin qui en avait vu d'autres. Dis-moi, mon Minou, tu ne pourrais pas me le décrire un peu mieux, ton homme en noir ?

– Hélas non, inspecteur. L'individu s'est arrangé pour que son visage reste dans la pénombre. Mais je suis certain qu'il s'agissait d'un Européen.

– Bon, soupira le flic. Je vais toujours vous coller en cellule, le patron verra avec le procureur ce qu'il y a lieu de faire de vos personnes.

*

Au même instant, dans le poste de garde du musée des Beaux-Arts, l'un des deux gardiens émergeait d'un sommeil comateux. Nanti d'un sérieux mal de crâne, il se dressa sur son séant et jeta un œil sur sa montre. Il sursauta. 6h30... De l'autre côté de la table, son collègue roupillait en émettant un ronflement discret. Son regard balaya la table, sur laquelle trônaient des canettes de bière et une bouteille de whisky vide.

– On n'a pourtant pas bu tant que ça, grommela-t-il. Y me semblait pas qu'on avait fini la bouteille.

Il se leva en titubant, contourna la table pour secouer Jojo. Il lui fallut trois bonnes minutes d'efforts pour le réveiller. Jojo finit par ouvrir un œil cloaqueux, eut

un hoquet et vomit droit devant lui. Roland évita le jet d'une torsion des hanches digne d'un grand toréador.

– T'es rien qu'un dégueulasse ! hurla-t-il.

– Excuse-moi, bredouilla Jojo d'une voix faible et rauque. Je me sens vraiment pas bien. Quelle heure est-il ?

– On va vers 7 heures et on a dormi toute la nuit. Tâche de nettoyer les dégâts, je vais faire une ronde.

– Bah... Te fais pas de bile. S'il y'avait eu un problème, l'alarme nous aurait réveillés.

– Tu oublies qu'elle est en panne, l'alarme ! C'est bien pour ça qu'ils ont doublé le gardiennage et les rondes...

Le teint de Jojo, déjà pas très frais, vira au crayeux.

– Putain, j'espère qu'il ne s'est rien passé, sinon on va dérrouiller !

Il ne croyait pas si bien dire.

*

Le conservateur du musée des Beaux-Arts était un homme de petite taille, au crâne dégarni, au visage rond. Des lunettes de marque lui permettaient de voir de près ou de loin, selon les circonstances, compensant ainsi une forte presbytie. Mais en l'occurrence et malgré ses lunettes, il ne voyait rien. Ou plus exactement il ne voyait que le blanc du mur là où auraient dû être accrochés quatre chefs-d'œuvre prêtés par un musée de Paris le temps d'une exposition.

– C'est une catastrophe ! gémit-il d'une voix mourante. Une catastrophe pour l'humanité tout entière.

Dans la pièce se trouvaient une demi-douzaine de personnes représentant l'autorité judiciaire et policière, un adjoint au maire de Lyon et deux cadres du musée.

– L’humanité en a connu de pires et ce n’est pas fini, ricana l’un de ces éminents personnages.

– Mais enfin, commissaire, rendez-vous compte ! Des tableaux d’une valeur inestimable ! Des pièces rares, irremplaçables, qui appartiennent au patrimoine artistique de l’humanité !

– Quand on a de pareils trésors en charge, grommela le policier, on prend les dispositions nécessaires pour les protéger. Si j’ai bien compris ce que l’on m’a dit, le musée était sous la garde de deux ivrognes et n’était pas protégé par une alarme ?

Philippe Bourgeois-Châssis manqua s’en étrangler.

– Que me racontez-vous là, commissaire ! Mon établissement est équipé d’un système d’alarme très moderne, qui a été installé voici deux ans grâce aux financements de la ville, du département et de la région. Je tiens d’ailleurs à remercier monsieur le maire de Lyon représenté par monsieur Broutard, adjoint en charge de la culture, qui nous apporte inlassablement son précieux soutien...

– Sauf que ce très moderne système est en panne depuis deux mois, l’interrompt le commissaire Desforges d’une voix agacée.

– Ah çà ! trépigna le conservateur. Mais d’où tenez-vous une pareille ineptie ?

– À la source, ricana le policier. C’est monsieur Gratton, votre responsable technique, qui m’a appris la chose il y a quelques minutes.

Bourgeois-Châssis se tourna vivement vers un bonhomme quelconque, vêtu d’un jean et d’une veste informe, qui regardait avec attention ses chaussures à semelles épaisses.

– C’est exact, monsieur le conservateur. Le système est tombé en panne voici deux mois et la société qui

l'a installé n'a toujours pas reçu la pièce pour le réparer.

Bourgeois-Châssis sentit un gouffre s'ouvrir sous ses pieds. Il manqua d'ailleurs défaillir et dut à la prévoyance du commissaire de ne pas s'effondrer. Alors que ses jambes se dérobaient sous lui, le policier l'avait pris par les coudes et le guidait vers une chaise sur laquelle il se laissa tomber, le front couvert d'une sueur froide. Il se dit que la mort devait arriver comme cela, une attaque foudroyante, le monde qui s'écroule, le néant qui vous engloutit. Il parvint néanmoins à se reprendre. Le spectre de la faucheuse s'éloignait, restait celui, bien réel, des tableaux fauchés.

– Approchez, Gratton, fit-il d'une voix d'outre-tombe. Comment se fait-il que vous ne m'ayez pas informé de cette panne ? Car vous ne m'en aviez pas informé, n'est-ce pas ? Confirmez à ces messieurs que vous ne m'aviez pas informé, Gratton !

– Je ne vous avais rien dit, monsieur le conservateur, car j'espérais que cette panne serait promptement réparée. À chaque fois que j'appelais, on me disait que ça y était, vous comprenez ? Avec cette exposition, on ne voulait pas vous inquiéter, alors on a pris des dispositions provisoires. On a doublé les gardiens de nuit, ils devaient faire une ronde toutes les demi-heures. Mais il semble que cette nuit, ils se soient enivrés. Heureusement, le système de vidéo lui, fonctionnait. Et le voleur a été filmé.

– Un grand moment de cinéma, ricana le commissaire. D'autant plus que notre voleur était masqué.

Chapitre premier

Effectivement, le système vidéo du musée avait tout enregistré avec minutie. On voyait le voleur voler de pièce en pièce, agile, précis, décidé. Il était tout de noir vêtu, comme l'avaient décrit les deux zonards. Son visage était dissimulé par une cagoule, qu'il avait dû ôter avant de sortir sur la place des Terreaux.

– Arsène Lupin, ricana le commissaire Desforges de sa voix de baryton enroué.

Parvenu dans la pièce où se trouvaient les chefs-d'œuvre, le quidam en noir s'était dirigé sans hésitation vers ceux-ci. Il les avait décrochés avec dextérité, avait pris quelques outils dans un petit sac à dos qu'il avait posé sur le sol. Avec des gestes précis, il avait démonté les cadres, puis il avait décloué les toiles. Il avait ensuite soigneusement roulé celles-ci avant de les introduire dans un cylindre de toile. Artisan soigneux, il avait alors rangé ses outils dans le sac à dos, vérifié qu'il ne laissait rien traîner d'autre que les cadres et les clous.

Avant de partir, il s'était tourné vers la caméra qui le filmait et lui avait envoyé un baiser du bout de ses doigts gantés.

– En version sous-titrée, ça veut dire : « Je vous la mets profond ! », grommela Desforges.

L'écran de la télé devint noir quelques secondes avant que ne réapparaisse l'image. Le décor avait changé, c'était la place des Terreaux. On apercevait les piliers de Buren et la masse de la fontaine Bartholdi. La caméra de surveillance avait capté une silhouette noire s'éloignant à grands pas. Une seconde apparaissait, qui courait en titubant, un couteau à la main, poursuivant l'homme en noir.

Tout, ensuite, allait très vite. La silhouette noire se retournait d'un bloc et son poursuivant tombait en arrière.

– Stop ! intima une voix. Remontez cette scène au ralenti maximum.

Docile, l'opérateur fit la manœuvre demandée. La scène se répéta au ralenti et le coup porté par l'homme en noir devint parfaitement observable, malgré la promptitude avec laquelle il avait été porté.

– Un expert en arts martiaux, décréta la voix qui avait demandé le retour en arrière. Pour ma part, j'en ai assez vu. Malheureusement, sur la séquence extérieure, bien que l'homme ne soit plus masqué, son visage reste indistinct.

Personne n'émettant d'objection, l'opérateur zélé alluma l'éclairage de la salle et éteignit la télévision. La salle de projection était occupée par quatre spectateurs. Outre Desforges, le commissaire du premier arrondissement, il y avait là un substitut du procureur de la République, Duroc-Mallet, directeur régional de la PJ, et le commissaire Abel Séverac, patron du groupe criminel.

Le substitut, un quadragénaire maigrelet au front précocement dégarni, sanglé dans un costume croisé

noir, ôta ses lunettes qu'il entreprit de nettoyer avec une application maniaque. Il s'adressa au directeur sans lever les yeux.

– Pensez-vous vraiment judicieux de confier l'enquête à l'équipe du commissaire Séverac ? s'enquit-il d'une voix acide. Certes, il y a un homicide, mais enfin, le vol des tableaux est tout de même ce qu'il y a de plus important dans cette affaire...

Le directeur était un homme de petite taille, brun, au visage énergique et à l'élégance naturelle. Il portait un blazer impeccable dont le revers s'ornait de deux rubans, bleu et rouge. Décorations symboles de ses indéniables qualités professionnelles, mais aussi de son sens politique affirmé. D'aucuns auraient parlé d'habileté courtisane. Il avait été nommé à son poste par un ministre de l'Intérieur devenu président, et l'on disait de lui qu'il avait l'oreille du conseiller spécial de la présidence. Ce qui le faisait craindre de ses pairs, hauts fonctionnaires d'une république bonapartiste.

– Mon cher ami, répondit-il, qu'il s'agisse d'un crime ou d'un vol, c'est la qualité de l'enquête qui permet ou non de mettre la main sur les coupables. Or je considère que l'équipe de la brigade criminelle est celle qui, sur notre région, a les plus grandes compétences en matière d'enquête. En lui confiant cette affaire, je mets donc le maximum de chances de notre côté de parvenir à mettre la main sur cet habile voleur qui n'en est pas moins un meurtrier. Quant à l'aspect technique de l'enquête, nous allons avoir le soutien de nos collègues de l'Office Central de lutte contre le trafic des Biens Culturels, dont une équipe est en route pour Lyon.

– Je vous laisse seul juge de cette décision, marmonna, pincé, le substitut.

– À propos de juge, poursuivit le directeur avec un sourire aimable, il va falloir en saisir un. Je suggère de mettre mademoiselle Malardin sur l'affaire.

Le substitut eut un haut-le-corps.

– Malardin ? Mais c'est la plus jeune du pôle d'instruction !

– Allons donc, en voilà une objection ! Ne savez-vous pas que la valeur n'attend pas le nombre des années ?

Manifestement, le directeur s'amusait beaucoup.

– Ses méthodes sont parfois... critiquables ! regimba le substitut.

– Je poursuivrai avec La Fontaine en disant que la fin justifie les moyens.

– Très bien, abdiqua le substitut. Je ferai part de votre proposition à monsieur le procureur.

– Je lui passerai un coup de fil pour lui expliquer ma position, acheva le directeur.

Il se tourna vers Séverac qui était plongé dans la lecture des rapports de son collègue du premier arrondissement.

– Alors, Séverac ? Avez-vous déjà dégagé une stratégie d'enquête ?

Abel leva un œil évasif. Grand, costaud, le visage carré marqué de rides d'expression qui encadraient une bouche bien modelée, il dégageait une impression trompeuse de nonchalance, renforcée par une tenue vestimentaire peu protocolaire : pantalon de toile claire, veston avachi sur chemise froissée, Dockside usagés. Avec cela, une chevelure dont les boucles châtaines ondulaient sur la nuque, une mèche rebelle barbant le front haut. Mèche blanche qui trahissait l'approche de la cinquantaine.

– Une stratégie, peut-être pas, répondit-il de sa voix rauque de fumeur. Des axes de recherche, plutôt.

– Vous éclairez notre lanterne ? demanda gentiment le directeur qui avait appris à manier le lascar.

Séverac songea que ce salaud de Duroc-Mallet lui avait sérieusement savonné la planche en faisant son panégyrique. Car à présent, soit il réussissait, soit la clique judiciaire lui ferait la peau. Il se jeta à l'eau, sous l'œil torve du substitut Trochard.

– Rien de vraiment original, monsieur le directeur. L'élément principal c'est, à mon sens, la panne de l'alarme. Notre voleur savait qu'elle ne fonctionnait pas. Alors, hasard ou préméditation ? Dans le premier cas, le voleur a été informé. Par qui ? Dans le second cas, cela implique une longue préparation et des complicités multiples. Ensuite, les gardiens. Les analyses confirmeront vraisemblablement qu'ils ont été drogués. Comment, et par qui ? L'un d'eux est-il complice ? Ou les deux ? Enfin, je demanderai à la section documentation de rechercher si des vols similaires ont déjà eu lieu en France ou ailleurs.

Desforges hocha la tête avec conviction.

– Que voilà une bien belle synthèse. Tu ne voles pas ta réputation, Séverac !

Abel, qui savait de longue date que les flatteurs vivent aux dépens de ceux qu'ils flattent, garda un visage de marbre.

– Merci, collègue, dit-il d'une voix neutre. Incidemment, si monsieur le substitut est d'accord, je pense que tu peux relâcher les zonards de la place des Terreaux. Ils ne sont évidemment pour rien dans la mort de leur copain, et je pense qu'ils ont tout déballé. Nous n'en tirerons rien de plus.

– Je n'y vois pas d'objection, grinça le substitut. Qu'ils retournent se détruire à petit feu, nous ne pouvons rien pour eux.

Séverac consacra le reste de la matinée à s'imprégner des lieux. Il avait lancé son équipe sur les principaux protagonistes, les deux gardiens de nuit, les salariés du musée, la boîte de surveillance et la société qui avait fourni l'alarme. Travail de fond et de fourmi qui, sauf coup de chance, ne donnerait des résultats que dans plusieurs semaines, voire plusieurs mois, si jamais résultats il y avait.

Le musée était installé dans une ancienne abbaye, l'abbaye des Dames de Saint-Pierre. À l'origine était bâti là un couvent de bénédictines, mais les bâtiments avaient été entièrement reconstruits par une abbesse issue de la haute aristocratie. Les bonnes sœurs avaient été expulsées par la révolution en 1792 et l'une des deux églises, détruite. Un musée y fut installé dès 1803. Le cloître est devenu un agréable jardin public avec une jolie fontaine centrale. Les allées sont bordées de parterres à la française, des bancs sont à la disposition des flâneurs et des amoureux. L'été, les arbres apportent une ombre bienfaisante qui fait de cet endroit voisin de la place des Terreaux un havre de paix en plein cœur de Lyon, comme le soulignent à juste titre les guides touristiques.

Le fait est qu'en cette fin septembre, alors que le thermomètre flirtait avec les trente degrés, il faisait bon y flâner et jouir de la fraîcheur humide dispensée par la fontaine.

C'est par la façade du bâtiment principal que l'habile voleur avait pénétré dans les lieux. Au rez-de-chaussée, une galerie couverte longeait les quatre faces de l'édifice et, sur ce côté, une terrasse surplombait le cloître. Elle était utilisée, lorsque le temps le per-

mettait, par le restaurant du musée. L'homme s'était hissé jusqu'à celle-ci en s'accrochant à une descente pluviale en fonte, fixée sur l'un des pilastres. Il avait ensuite découpé le verre d'une fenêtre, passé la main et tourné l'espagnolette. Aucune alarme ne fonctionnant, il avait pu déambuler paisiblement dans les lieux sous l'œil atterré des caméras de surveillance dont les images étaient centralisées dans le poste de garde. Poste de garde où dormaient paisiblement les deux gardiens, probablement drogués.

Séverac pénétra dans le musée, traversa la grande salle d'accueil, gravit les marches de l'escalier monumental. Il flâna une bonne heure, sans véritable but, sans s'intéresser aux œuvres exposées, passant des espaces publics aux espaces administratifs. Le musée avait été fermé afin de permettre à la police scientifique de travailler en paix.

Abel jugea peu probable que le voleur eût laissé des indices, empreintes digitales ou traces d'ADN. L'homme était un pro, qui avait dû préparer son coup avec un soin maniaque. Et pour le préparer aussi parfaitement, il avait fallu du temps, beaucoup de temps. Les toiles n'étaient arrivées que quatre jours auparavant. Insuffisant. Quand avait été prise la décision du prêt de ces toiles ? Quand l'information avait-elle été diffusée ? De toute façon, il était aveuglant que l'habile voleur et néanmoins sauvage meurtrier avait bénéficié d'une complicité à l'intérieur même du musée : panne de l'alarme fort opportune, neutralisation des gardiens, connaissance des lieux. Peut-être y avait-il travaillé, et même y travaillait-il encore ?

Séverac éprouva le besoin subit d'avoir une discussion approfondie avec le conservateur du musée.

Philippe Bourgeois-Châssis, le conservateur, disposait d'un bureau richement meublé et décoré à l'avant, installé dans une aile du bâtiment, au premier étage. Il ne fit aucune difficulté pour recevoir Séverac dans la minute qui suivit la demande de celui-ci.

Bourgeois-Châssis, on l'a déjà noté, était de petite taille, le crâne rond et dégarni, le nez chaussé de lunettes à monture de marque. Plutôt svelte malgré la rondeur de son visage, il était vêtu d'un costume noir cintré et d'une chemise blanche. Le nœud de la cravate, noire elle aussi, était ridiculement petit et disparaissait presque entièrement entre les pointes du col de chemise.

Séverac se fit la réflexion que l'homme devait avoir pour maître l'ancien ministre de la Culture et toujours fringant père de la fête de la musique. Il avait entrevu récemment la Diva mitterrandienne qui se produisait dans une émission télévisée. Jack Lang portait une tenue en tous points identique.

Bourgeois-Châssis jouait nerveusement avec un stylo-plume dodu à barrette dorée, un Montblanc très certainement, ou une imitation achetée dans un pays d'Extrême-Orient. Son visage était affligé d'un tic, un clignement de l'œil en deux temps, qu'il tentait d'apaiser en se frottant la paupière avec une pochette de soie bleue.

Séverac ne parvenait pas à se faire une idée précise du bonhomme. Certes, il ne lui était pas sympathique, orgueilleux, vaguement efféminé. Mais son jugement restait superficiel.

Il attaqua d'un ton rogue, qui traduisait bien son agacement :

– Vous comprendrez, monsieur le conservateur, que j’aie quelques questions à vous poser. Sur la chronologie de la venue de ces tableaux et sur la personnalité de certains de vos collaborateurs, notamment.

Bourgeois-Châssis hocha la tête brièvement.

– Je le conçois parfaitement, monsieur le commissaire. Mon désir le plus ardent est que vous retrouviez ces chefs-d’œuvre au plus vite !

*

Lorsque Séverac ressortit du bureau directorial, il écouta le silence avec extase. Bourgeois-Châssis était une avalanche verbale. L’interroger au sens policier du terme était impossible, sauf à disposer d’un excellent bottin, ce qui n’était pas envisageable dans le cas présent. Avant même qu’une question eût été entièrement formulée, l’homme partait comme une mitrailleuse dérégulée, pérorait en agitant ses bras trop courts, ratrapant au vol ses lunettes, noyant son interlocuteur sous le flot de digressions sans rapport avec le sujet initial, s’arrêtant en vol pour demander avec une certaine candeur : « Mais au fait, commissaire, quelle était votre question ? Je crains de m’être égaré ! »

Malgré tout, Séverac parvint à savoir que le projet d’exposer les tableaux à Lyon remontait à neuf mois, que beaucoup de monde le savait dès l’origine, à Paris, à Lyon mais aussi ailleurs.

Au musée même, l’équipe avait été mise au courant dès l’affaire conclue par Bourgeois-Châssis, très fier d’avoir obtenu ce prêt. Il avait même donné une conférence de presse pour annoncer la nouvelle...

Quant à l’équipe, des gens passionnés, dévoués, incapables de la moindre malhonnêteté. En fait, il ne les

connaissait que sur le plan professionnel, ne s'étant jamais soucié de leur vie personnelle.

Comment s'organisait la vie pratique du musée ? Il l'ignorait totalement, se reposant justement sur ladite équipe, pour mieux se consacrer à sa tâche première et essentielle : l'enrichissement artistique du musée et son rayonnement national et international.

Conscient de ne pas avoir progressé d'un centimètre, Séverac quitta les lieux d'un pas désabusé, alluma une cigarette dès la porte franchie et se rendit compte que son estomac criait famine. Un coup d'œil à sa montre lui apprit qu'il ne tarderait pas à être midi. Les deux flics de l'Office Central de lutte contre le trafic de Biens Culturels (OCBC : service spécial de la sous-direction de la lutte contre la criminalité organisée et la délinquance financière de la Direction Centrale de la Police Judiciaire. Fermez le ban et la parenthèse !) arrivaient à Perrache à 14 h 20, et Séverac devait les prendre en charge. Cela lui donna l'idée d'aller se taper une choucroute à la brasserie Georges, établissement proche de la gare où il commençait à avoir ses habitudes. Institution lyonnaise fondée par un Alsacien en 1836, la salle de style Arts-Déco était ornée de fresques de Guillermin¹. Tables d'époque et banquettes de moleskine rouge, le service était assuré par une brigade de serveurs comme on n'en voit plus beaucoup.

Le garçon posa un verre de mâcon blanc sur la table en même temps qu'il apportait la carte qu'Abel repoussa en grognant :

– Inutile. Mettez-moi une choucroute royale directe, avec un demi.

1. Bruno Francisque Guillermin, né en 1878, mort à Lyon en 1947, artiste-peintre Arts-Déco. A réalisé également et notamment le dôme et la chapelle de la basilique Notre-Dame de Fourvière.

En attendant sa pitance, il se plongea et dans le verre de mâcon et dans la lecture de la presse du jour. Mais il ne parvenait pas à fixer son attention sur une information en définitive peu captivante. Comme toujours, au début d'une enquête, son esprit était tout entier mobilisé par l'affaire.

© 2014 Éditions AO-André Odemard SARL
20, cours André Philip
69100 VILLEURBANNE

Composé par Jean-Luc Tafforeau
Dépôt légal quatrième trimestre 2014
n° éditeur : AS03

www.ao-editions.com

Imprimé en France par Rapid Copy
9, cours d'Herbouville 69004 LYON